

escaliers. Napoléon était-il jaloux à ce point qu'il ne voulait pas qu'un autre que lui pût toucher la main de sa femme, ou bien cette recommandation ne lui fut-elle inspirée que par un sentiment de convenance et de délicatesse ? Plus tard on sut à quoi s'en tenir : Napoléon était devenu jaloux, et très jaloux de Marie-Louise ; il le devint encore davantage dans la suite. Toutefois, cette recommandation intime ne lui profita guère, car dès que le prince de Trautmansdorff eut demandé à la fille de son souverain la permission de lui baiser la main, en prenant congé d'elle à Braunau, non-seulement cette faveur lui fut accordée sans difficulté, mais elle le fut de même à toutes les personnes qui composaient sa nouvelle maison, à celles qui faisaient partie de l'ancienne, et jusqu'aux serviteurs des rangs les plus inférieurs.

Napoléon n'avait encore que quarante ans : Marie-Louise entra à peine dans sa dix-neuvième année. Elle était blonde, d'une taille élevée, et, sans être jolie, se présentait parée des grâces qui accompagnent ordinairement la jeunesse.

L'empereur fut dès ce moment, avec tout le monde, plus affable encore que de coutume ; il redoubla de soins pour sa personne ; nous croyons même qu'il devint coquet, car il chargea ses valets de chambre de renouveler entièrement sa garde-robe, de lui faire faire ses habits plus justes et d'une coupe moins *rococo*, pour nous servir de l'expression consacrée, de lui choisir du linge plus fin, et enfin de lui commander un chapeau neuf !... Depuis huit jours il posait devant Isabey, et ne se plaignait pas trop de la longueur des séances. Son portrait achevé, il l'envoya à Marie-Louise, qui lui donna le sien en échange.

Marie-Louise ne voyageait qu'à petites journées ; une fête l'attendait dans chaque ville qui se trouvait sur son passage. Tous les jours Napoléon lui écrivait une lettre de sa main ; elle lui était portée par un de ses pages, qui allait à franc étrier et lui rapportait la réponse de l'impératrice. A Strasbourg, elle se reposa deux jours. Après avoir passé par Châlons, elle déjeuna à Sillery, chez le comte de Valence, traversa Reims et arriva au dernier relais qui devait la conduire à Soissons, où elle devait passer la nuit, et suivre ainsi toutes les dispositions prescrites par le programme. L'entrevue ne devait avoir lieu que le lendemain, à Compiègne ; mais l'impatience de Napoléon dérangerait tout le protocole. Un peu en avant de Soissons, l'impératrice fut, pour ainsi dire, enlevée d'autorité, et menée d'une seule traite jusqu'à Compiègne ; voici comment :

Napoléon, apprenant par les estafettes échelonnées sur la route que Marie-Louise n'était plus qu'à dix lieues de Soissons, veut surprendre sa fiancée et se présenter à elle sans se faire annoncer, riant d'avance, comme un enfant, de l'effet que cette première entrevue va produire. Il soigne sa toilette avec plus de recherche que de coutume, et, par une coquetterie de gloire, recouvre le tout de la petite redingote grise qu'il portait à Wagram ; puis, accompagné seulement de Murat, il s'échappe furtivement par une porte du parc et monte dans une calèche sans armoiries, qui est conduite par des gens sans livrée. Cette espèce d'escapade a pour but, non-seulement de satisfaire le sentiment de curiosité auquel il n'a pas la force de résister, mais encore de simplifier l'article relatif au cérémonial du lendemain, qui disait : « Lorsque Leurs Majestés se rencontreront dans la tente du milieu (où elles devaient entrer en même temps, chacune par le côté opposé), l'impératrice s'inclinera pour se mettre à genoux, l'empereur la relèvera, l'embrassera, et Leurs Majestés iront s'asseoir en face l'une de l'autre, sur les trônes disposés à cet effet. » Quelle que soit la déférence qu'un mari puisse exiger de sa femme, il eût été par trop dur, pour la fille des Césars, de satisfaire à cet article peu galant du cérémonial. La brusque entrevue de Napoléon et de Marie-Louise rendit inutile cette exigence de pure étiquette.

Napoléon avait déjà dépassé Soissons et était arrivé à Courcelles au moment où les premiers courriers de l'impé-

trice s'occupaient de faire préparer les relais. Jugeant inutile d'aller plus loin, il descend de sa calèche, la fait ranger de côté, et comme en ce moment la pluie tombait par torrents, il alla s'abriter sous le porche de l'église, située hors du village, à moitié d'une petite côte qui domine toute la route. Il y avait un quart d'heure qu'il se tenait ainsi à l'écart avec le roi de Naples, lorsqu'il aperçut la première voiture du cortège ; sur-le-champ il rebrousse chemin, et au moment où l'on s'apprête à changer de chevaux, il se précipite seul vers la berline dans laquelle est l'impératrice.

L'écuyer de service, M. de Saluces, qui le reconnaît, mais qui n'est pas dans le secret de l'*incognito*, s'empresse de mettre pied à terre, de dérouler le marchepied et d'annoncer : l'empereur ! Mais Napoléon ne lui en laisse pas le temps ; il escalade la voiture, se jette au cou de Marie-Louise et l'embrasse à plusieurs reprises. Celle-ci, nulle ment préparée à cette brusque visite, demeure tout interdite ; elle se débat et pousse des cris ; la reine de Naples, qui est avec elle, la rassure en lui répétant :

— Mais, madame, c'est l'empereur !...

Marie-Louise veut alors se mettre aux genoux de Napoléon, qui devine son intention et s'oppose par de nouveaux embrassements à cette marque de respect, à laquelle il tient fort peu ; enfin il donne l'ordre de pousser en toute hâte et directement vers Compiègne. Onze heures sonnaient à l'antique horloge du château lorsque la voiture de Leurs Majestés entra au grand galop dans la cour d'honneur. Ce soir-là il n'y eut pas cercle ; chacun se retira immédiatement après que l'impératrice fut entrée dans ses appartements.

Le lendemain matin Napoléon fit honneur à un succulent déjeuner qu'il fit apporter, à onze heures, près du lit de Marie-Louise. Il ne fut servi que par les femmes de l'impératrice, qui ne se leva que fort tard. Cette matinée dut être doublement fatigante pour elle, en ce que des personnes qu'elle connaissait à peine lui en présentèrent une foule d'autres qu'elle ne connaissait pas du tout. Après ces présentations d'étiquette, Leurs Majestés partirent pour Saint-Cloud, où un nombre prodigieux de personnes de toutes conditions attendaient les nouveaux époux.

La cérémonie du mariage civil eut lieu le surlendemain dans la grande galerie du château.

A cet effet, on avait dressé une estrade à l'extrémité de cette galerie, et on y avait préparé une table recouverte d'un riche tapis, avec deux fauteuils magnifiques pour Napoléon et Marie-Louise ; des chaises et des tabourets en forme d'*X* étaient destinés seulement aux princes et aux princesses de la famille. L'archichancelier Cambacérès était assis devant une table sur laquelle était un énorme registre, relié en maroquin vert, doré sur tranche ; M. Regnaud de Saint-Jean d'Angély, placé à côté de lui, devait remplir les fonctions de secrétaire de l'état civil. Napoléon, s'étant assis, invita, par un geste de la main, l'impératrice et tous ceux qui avaient droit à une chaise ou à un tabouret à faire de même ; puis, ayant aspiré une prise de tabac, il fit un signe au grand maître des cérémonies, qui fit approcher de l'estrade tous ceux qui formaient le cercle. Alors l'archichancelier se leva, et, saluant l'empereur :

— Sire, lui demanda-t-il, Votre Majesté a-t-elle l'intention de prendre pour légitime épouse Son Altesse Impériale madame l'archiduchesse Marie-Louise, ici présente ?

— Certainement, monsieur, répondit Napoléon, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Madame, continua Cambacérès en s'adressant à l'impératrice, est-ce la libre volonté de Votre Altesse Impériale de prendre pour son légitime époux l'empereur Napoléon, ici présent ?

— Oui, monsieur, répondit-elle en baissant les yeux.

— Au nom de la loi et des constitutions de l'empire, continua Cambacérès, Sa Majesté l'empereur Napoléon et Son